LES ÉTUDES LATINES DANS LE MONDE[1]

AUX ÉTATS-UNIS

1. *Historique.* — Les débuts de la philologie classique aux États-Unis sont bien connus. Étudiés et décrits plusieurs fois, ils coïncident avec l'apparition des premiers collèges et universités au XVII[e] siècle dans la Nouvelle-Angleterre, à laquelle reste attaché le nom de Jefferson, tandis que, dans le Sud, le souvenir de G. Lang s'associe aux humbles débuts de l'université de Virginie. Avec le XVIII[e] siècle, l'Est prend la place prépondérante qu'il n'a pas encore perdue aujourd'hui par les fondations célèbres de Harvard, Princeton, Yale. Columbia est et restera jusqu'au siècle suivant un humble collège.

Il faut attendre 1820 pour voir la philologie classique sortir des écoles et prendre place dans les Revues. La guerre de Sécession vient encore ralentir un mouvement embryonnaire, confiné d'ailleurs surtout au grec. La fondation de l'*American Philological Association* en 1868 va enfin grouper les philologues en un faisceau compact. Le mouvement en faveur des langues anciennes prend de l'ampleur et les universités s'adjoignent des sections classiques.

En 1876, autre date importante, Johns Hopkins ouvre les premières *graduate-schools*, bientôt suivie par Harvard, Yale et Cornell (1880-1890). De ces authentiques séminaires date la véritable activité scientifique des États-Unis dans le domaine des études anciennes.

Dès lors, pour l'Est du moins, succède une période de fièvre qui va voir surgir sociétés, revues, collections, écoles, facultés de lettres anciennes à un rythme vertigineux.

Mais la marche vers l'Ouest se poursuit. Chicago se crée et se développe à la cadence des *mushroom-cities*. Du *Middle-West*, le mouvement gagne au XX[e] siècle la Californie. Stanford, Berkeley et tout récemment encore *Southern California* surgissent d'un bloc, toutes armées, dans le désert.

Le Sud, plus traditionaliste et empêtré dans la question des races, marche à une allure plus paisible.

1. Suite à une série d'études publiées dans cette *Revue* : 1924, p. 266; 1925, p. 65, 220; 1928, p. 127; 1929, p. 34.

L'enseignement secondaire, plus pratique et plus efficient, abandonne un moment les anciennes *Academies* à base classique pour passer aux *high-schools* et *colleges* « modernes », mais le latin s'implante et supplante les langues vivantes.

La science marche à grands pas, mais le personnel manque. N'importe, on fait appel à des étrangers pour organiser l'enseignement et former des disciples; on envoie les meilleurs éléments s'initier aux méthodes du vieux monde. Les voyages de recherches et d'études se multiplient. L'Amérique n'est plus isolée.

La guerre va encore accentuer le mouvement d'échanges. Le prestige de l'argent, le rôle politique vont servir puissamment à aiguiser l'attrait d'un pays neuf. Les relations vont s'équilibrer. L'Amérique prend place dans les conseils scientifiques internationaux. Elle se fait connaître et juger. On fait appel à elle. Elle agit, mais elle juge et contrôle aussi les autres pays. Les États-Unis ne sont plus isolés et méprisés. Ils sont désormais partie constituante du corps des nations scientifiques.

Envisagée ainsi d'un point de vue quelque peu général, l'évolution scientifique des États-Unis reste vraie pour le cas particulier du latin, non pour le grec dont la situation reste précaire même dans les universités. C'est ce qui justifie en quelque mesure le titre de cette note et la séparation de deux disciplines que nous avons l'habitude toute méditerranéenne de ne pas séparer.

2. *L'enseignement secondaire.* — Tout le système américain d'enseignement repose sur une quadruple division : *grammar-school* ou école primaire; *high-school* ou enseignement secondaire; *college* ou institution intermédiaire entre lycée et université; *university* (*graduate-schools of art, literature and letters*) ou facultés des lettres. Le latin n'est enseigné qu'à partir des *high-schools* et encore facultativement, au même titre que les langues étrangères vivantes et que le grec dans certains établissements restés fidèles aux études classiques. Le choix libre des élèves, une fois déduites quelques très rares branches obligatoires, est, pour les langues comme pour les autres matières, complètement laissé à leur arbitraire et le latin ne s'en porte d'ailleurs pas plus mal, puisqu'il vient en premier lieu derrière l'anglais sur la liste par ordre de fréquence de choix des langues étrangères. Le programme des auteurs et de la grammaire est sensiblement le même que celui des lycées français, avec cette réserve que le choix des textes présente plus de latitude et que les auteurs médiévaux sont quelquefois inclus dans la liste. D'autre part, suivant l'établissement, le programme est distribué sur quatre, cinq ou six années de trois trimestres environ, selon que la *high-school* applique le plan d'études 8-4 ou 6-3-3 (8 et 6 représentant les années d'école primaire; 4, 3-3, celles de *high-school*; 3 *junior* et 3 *senior*). Deux choses

cependant sont, pour des raisons totalement opposées, remarquables à plus d'un titre : l'abondance et la variété des manuels employés, leur excellence de présentation, de composition, de graduation, leur abondante illustration didactique, l'emploi généralisé de recettes pédagogiques, la tendance à utiliser de plus en plus le « latin vivant » ; d'autre part, et c'est le revers de la médaille, la formation insuffisante des professeurs sans bagage scientifique sérieux (à peine celui d'un bachelier bien souvent) ni formation padégogique saine en face du manque absolu de rudiments de culture générale chez les neuf dixièmes des élèves.

Aussi, la richesse des locaux et du matériel didactique ne doivent-ils pas faire illusion et ne pouvons-nous pas mal juger du collège, impuissant en quatre ans à combler les lacunes d'un enseignement secondaire déficient dont il se plaint à bon droit.

3. *Le collège.* — D'origine anglaise, le collège (deux ans de *junior*; deux ans de *senior*) constitue la pièce essentielle de l'échiquier éducatif américain. Il couronne ou doit couronner et achever la culture générale secondaire et tout en même temps préparer à la spécialisation universitaire. Aussi, le choix est-il aussi étendu qu'à la *high-school*, et la trop grande liberté de son système, jointe au goût très vif des élèves pour le sport et la vie sociale, si absorbante pour des étudiants éloignés de leur *home* et mêlés à une intense activité grégaire, n'est pas peu faite pour accroître les défauts d'une organisation viciée dès le départ.

C'est seulement au collège, soit dit en passant, que commence l'initiation facultative au grec, tandis que certaines institutions requièrent encore le latin comme branche obligatoire.

Les mêmes caractéristiques sont valables pour les manuels et les élèves des collèges que pour ceux des *high-schools*. Le corps professoral cependant est plus rigoureusement choisi du fait des connexions étroites des collèges avec les universités et des exigences de celles-ci, lors du passage d'un étudiant d'un degré à l'autre. L'examen de *B. A.* qui couronne les études secondaires (baccalauréat) comporte, du moins pour les grandes universités, des épreuves sérieuses et la connaissance d'un programme qui va des auteurs latins des classes supérieures d'un lycée à celle des textes de la première année de licence.

4. *L'université.* — Une première année au moins d'études, divisée en semestres ou trimestres de trois ou quatre cours selon le cas, chacun de deux heures par semaine environ, tel est le chemin qui mène, après passage d'un examen et d'une thèse presque toujours sans originalité au *M. A.* (*Master of Arts*) ou maîtrise (licence), diplôme qui confère à son possesseur licence d'enseigner jusqu'au collège inclusivement. Cette étape facultative franchie, l'étudiant doit encore poursuivre son cycle pendant

deux ans au moins avant de pouvoir présenter son examen et sa thèse de *Ph. D.* (Doctorat ès lettres) qui est le couronnement de sa carrière universitaire. La thèse, originale cette fois et qui ne fait l'objet d'aucun examen, est accompagnée de la présentation d'un ensemble très complet de matières qui requiert du candidat une préparation assez sérieuse. A Harvard, la thèse latine est encore maintenue. Enfin, la plupart des institutions exigent, pour un *Ph. D.* en latin, la présentation d'un tiers des cours au moins portant sur le grec et inversement.

On ne peut porter sur les universités le même jugement d'ensemble que sur le reste des établissements d'enseignement. Il faut soigneusement distinguer les universités de l'Est, dépositaires de grandes traditions, en contact avec l'Europe, dans un milieu culturel plus favorable, et aussi quelques universités comme Chicago, Stanford, Berkeley, d'avec la plupart des institutions de l'Ouest et souvent du Sud, plus pratiques et préoccupées avant tout du nombre des étudiants et de la réputation extérieure et superficielle de leur enseignement. L'ère des *diploma-mills* n'est pas encore achevée. Il y a lieu également de séparer nettement les universités privées de celles d'État, plus récentes, moins bien équipées en général et où les intérêts de la culture générale sont sacrifiés aux intérêts des cultures et industries locales. Enfin, parmi les vingt-cinq universités, environ sur un total de 130 à porter ce titre, qui peuvent réellement revendiquer leur nom, quelques-unes constituent plus des gigantesques usines de science que des centres paisibles d'activité intellectuelle. Les « trusts verticaux » et « horizontaux » gonflent les universités de toutes sortes d'enseignements parasites dont A. Flexner, pour Chicago et Columbia, a dénoncé les méfaits. Néanmoins, s'il est vrai qu'une université se compose essentiellement de *bricks*, *books*, *brains*, on peut dire que les États-Unis ont parfaitement réussi sur les deux premiers points et mieux qu'en aucune autre université d'Europe. Il y aurait bien des réserves à faire sur le troisième point, mais, avec le temps, on peut être sûr de voir le personnel scientifique américain arriver de niveau avec l'Europe. Celui qui est en fonctions actuellement dans les dix premières universités est de tout premier ordre; sa formation européenne est un garant certain de celle qu'il inculquera aux générations à venir, pourvu que celles-ci sachent retenir la leçon de leurs maîtres et venir constamment s'abreuver aux sources du savoir.

Car, et c'est ce qui est à craindre, la confiance démesurée, l'excès de facilités tuent bien des qualités naissantes. Ajoutez à cela le manque de préparation des étudiants; leur goût trop vite avivé pour une spécialisation à œillères, venant se greffer sur une culture générale instable et flottante; la trop grande liberté dans le choix, pour des disciplines qui demandent une certaine raideur dans l'effort; la séparation opérée dès la

high-school entre le latin et le grec; le manque d'uniformité des connaissances chez des élèves venus d'institutions totalement dissemblables et de niveaux très variables, et vous aurez quelques-unes des causes de la « stagnation » philologique aux États-Unis.

Cette spécialisation prématurée entée sur une tige trop faible, le programme même de l'université va l'accentuer encore : pas de licence ès lettres ou rien qui la rappelle; des « départements » de grec, de latin, de grammaire comparée; des cours au choix en nombre imposant et portant sur des matières très précises; pas ou peu d'initiations aux disciplines auxiliaires; pas d'encyclopédie de la philologie, et surtout rien qui rappelle des cours de méthodologie spéciale des langues anciennes, ce qui explique pour une bonne part la mauvaise formation des professeurs du degré secondaire; enfin, des professeurs très compétents sans doute, mais parfois trop portés à ne voir que leur spécialité où ils sont versés à la deuxième et troisième puissance; des cours trop peu coordonnés et gradués, sans liaison entre eux, des lacunes graves dans le programme d'ensemble à côté d'un déluge d'enseignements accumulés sur un point déterminé.

Voilà un tableau un peu sévère sans doute, mais que ne désavoueraient pas maints philologues classiques américains; au reste, l'organisation scolaire, professionnelle, scientifique, offre à l'étudiant américain maintes facilités sur lesquelles je reviendrai dans un prochain article et qui donnent confiance en l'avenir du latin aux États-Unis.

F. Peeters.